

démonstration évidente, et tout cultivateur peut faire de même. Nous obtenons autant de lait en juillet, août et septembre qu'en mai et juin avec des vaches vélées en avril, et notre troupeau nous a donné maintenant (fin de mai) une moyenne d'au delà de 8000 lbs par vache. Voyons, Messieurs, rendez-vous compte chaque semaine du lait livré à la beurrierie et bientôt vous saurez me dire si vos vaches tiendront au lait toute la saison, sans que vous ne veilliez à l'abondance de leur nourriture, de l'eau pure, et aux abris contre le soleil, les pluies froides, les grands vents etc. Nous nous faisons fort d'affirmer que les cultivateurs en général perdent ainsi la moitié du lait que leur troupeau pourrait fournir, et que la nourriture qu'il leur faudrait ne coûterait pas la moitié de l'argent ainsi perdu. Voyons, qui va en faire l'essai d'une manière systématique et complète ?

E. A. B.

En hiver, je donne de la paille, du foin et deux gallons de son par jour. Règle générale, nous ne sommes que 2 ou 3 semaines sans traire nos vaches. On doit acheter une tonne de son par vache. Le son à \$13 00 la tonne est à meilleur marché que la moulée. J'ai acheté une vache qui ne donnait que 2 vaisseaux de lait par jour, et avec du blé d'inde, paille et foin et du son, tout calculé, elle m'a donné \$30 00 de profit; et elle est devenue si grasse en une année que celui qui me l'a vendue ne la reconnaissait plus. Pour faire de l'argent il faut soigner beaucoup, régulièrement, sans trop dépenser cependant. On doit donner assez de nourriture. Ne jamais laisser d'eau continuellement devant les vaches. J'ai toutes mes confiances dans le bon son de blé. Cependant, la terre peut produire une nourriture équivalente peut-être à meilleur marché encore.

Voilà de bons soins, sans doute, et nous en faisons à M. Renaud, nos compliments. Quand aux auges, nous les tenons constamment pleins d'eau pure et nous nous en trouvons bien.

Les cultivateurs devraient en effet produire du trèfle en abondance, et pour le silo et pour mélanger avec les pailles de l'année précédente. Il y aurait là un très grand profit, sans compter la préparation par le trèfle, à la culture du blé.

E. A. B.

M. Théoret.—Je préférerais acheter de l'avoine et la faire moudre. (11)

(11) Essayez et vous reviendrez vite de votre erreur. Mais la moulée de coton à \$25.00 la tonne vaut mieux que le son à \$14.00 surtout dans un mélange de 2 lbs de coton pour une de son.

E. A. B.

M. Renaud.—Du son aux vaches, et les traire tant qu'on peut. Ce n'est pas un profit d'être 4 ou 5 mois sans traire une vache. Les petits cochons sont beaucoup mieux nourris si la mère est engnée au son; elle maigrira peut-être, mais le lait sera beaucoup plus abondant. (12) En passant, je dirai que tout cultivateur doit

(12) Essayez ici le mélange de coton et de son. C'est le même principe que pour les vaches laitières.

E. A. B.

voir, se prouver par lui-même que tous ses animaux sont nourris d'une manière économique et profitable; c'est là que souvent tout le profit s'en va. Toute la récolte y a passé et on n'a rien eu en retour. J'en ai fait la triste expérience: aujourd'hui c'est moi qui distribue les rations aux animaux en prévision de ce que je veux avoir, et je fais de l'argent, etc., etc.

Très bien.

E. A. B.

M. le président demande M. D. Leclair, de Ste-Thérèse à faire part de son expérience.

M. D. Leclair.—Je me suis rendu ici pour apprendre, bénéficier de votre expérience, messieurs; les soins que donne M. Renaud à son bétail sont excellents; il est évident qu'une vache qui donne du lait tout l'hiver paie au delà de ses dépenses, sans compter la valeur en plus d'un animal en bon état de santé etc.

Et le fumier additionnel n'est pas à dédaigner non plus.

E. A. B.

Les soins dépendent du but que l'on se propose d'atteindre. On peut varier de beaucoup la qualité du lait par des nourritures différentes, etc., etc. Les beurrieres ont fait un bien incalculable

depuis quelques années, etc. Pour obtenir en tout cela le plus fort rendement, il faut s'accoutumer à tout compter dans son cahier, se rendre compte de tout, c'est là le secret.

On peut doubler les pacages avec un peu de son en sus de l'herbe pendant l'été. On ne devrait pas donner plus d'un arpent

Voilà qui est important.

E. A. B.

de pacage par vache. Combien de terrain perdu par les mauvais pâturages! M. Jos Gratton, de Ste-Thérèse, a calculé qu'il obtenait plus de ses vaches en les (bouettant) nourrissant en sus du pacage et en considérant les revenus du terrain qu'il aurait donné autrement. Son parc est divisé en plusieurs pièces qu'il fait raser alternativement.

Que l'on donne un peu de son en sus de l'herbe et que l'on pèse le lait ainsi obtenu en plus de la traite ordinaire et l'on trouvera que le son est vendu plus cher qu'on ne l'a payé. Il est facile de se rendre compte à la beurrierie.

Très bien. N'oublions pas non plus qu'une tonne de son laisse, en fumier sur la terre, une valeur réelle estimée à l'équivalent d'engrais commerciaux qui coûteraient onze piastres et quarante centins aux cultivateurs.

E. A. B.

M. Beaucamp dit qu'il est tout à fait heureux de profiter de l'expérience aussi grande de ceux qui se rendent ainsi compte de toutes leurs opérations.

M. W. Cloutier.—Un cultivateur intelligent doit se faire un programme à l'avance de tout ce qu'il lui faudra pour l'année; faire ses travaux en conséquence, et de manière à déboursar le moins possible.

Je me propose cette année d'employer la paille qui me restera en la mélangeant avec les curures de mes fossés, en mettant un lit de paille, un lit de cette terre, ainsi de suite, qu'en dites-vous?

Un pareil compost ne saurait engraisser beaucoup la terre. Pourquoi ne pas faire ce mélange de paille avec du trèfle ou de l'herbe verte pour la nourriture de vos animaux l'hiver?

E. A. B.

M. Paquette.—Comme on a parlé beaucoup du son, je me permettrai de vous donner quelques chiffres qui feront voir le progrès opéré dans St-Eustache depuis l'établissement des beurrieres:

En 1886, il s'est vendu dans la paroisse environ 15 à 20 tonnes de son; en 1889, il s'en est vendu (360) trois cent soixante tonnes. Quelle différence!

Voilà qui est magnifique. Mais essayez le coton. Vous l'aurez peut-être à \$23.00 livré à St. Eustache, et je vous promets une augmentation de 25% sur le son pour la même dépense. Employez les deux en mélange.

E. A. B.

Les beurrieres ont rapporté:

En 1886—\$ 4,128.00

En 1887— 5,880.60

En 1888— 7,304.40

En 1889— 20,723.40

Oui, en 1889, pour \$20,723 de beurre, c'est-à-dire 115,130 lbs à 18 cents en moyenne aux patrons.

Voilà qui est très encourageant. Et cependant vous n'êtes encore qu'au début de vos progrès, le cercle en verra bien d'autres.

E. A. B.

M. Dalaire.—Tout ceci démontre, messieurs, que j'ai eu raison de constater que c'est probablement à St-Eustache que l'on aime davantage sa profession de cultivateur, vu la manière dont on se rend compte de ses opérations; surtout, imitez ceux qui marquent dans un livre spécial toutes les dépenses, autant que possible pour chaque pièce de terre, chaque animal, s'il y a moyen, et l'agriculture sera considérée parmi vous comme toute autre industrie financière doit l'être. La jeunesse s'accoutumant ainsi à se rendre compte de tout et se préparant par l'étude et la pratique, l'agriculture reprendra partout la place honorable qu'elle mérite d'occuper.

Maintenant, disons donc un mot de mon jeune homme dont je vous ai parlé à la dernière réunion? Je vais vous donner lecture